

NOUVELLES POLITIQUES NATIONALES ET ETRANGERES.

Quartidi 24 Frimaire, an V.

(Mercredi 14 Décembre 1796.)

Prix de l'abonnement, 9 liv. pour trois mois, 16 liv. pour six mois, et 30 liv. pour un an.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

De Philadelphie, le 15 septembre.

Un bâtiment arrivé de Curaçao apporte beaucoup de passagers; il y a eu un combat à Curaçao entre les républicains hollandais & les orangistes; ceux-ci ont été battus; mais ils ont eu la permission de sortir de l'isle. Il en est arrivé beaucoup par ce bâtiment.

Extrait d'une lettre du Cap, (isle Saint-Domingue), le 6 fructidor.

Au port de Paix & dans les environs, les negres sont en insurrection; ils ont brûlé plusieurs habitations qui étoient restées intactes jusqu'à ce jour. Les negres ne veulent point travailler.

Du côté de la grande riviere il y a un grand soulèvement; les negres brigands ont tué un chef negre, nommé Gagnet, qui commandoit pour la république, & ont massacré aussi sa famille & son état-major. On a envoyé 15000 hommes pris sur les principaux postes, pour aller contre les révoltés; on doute beaucoup du succès des nouveaux républicains. Je plains le malheureux sort des habitans de Saint-Domingue; il est impossible à eux de venir avec sécurité sur leurs propriétés; les negres qui sont rentrés sur les habitations ne veulent point absolument entendre parler de leurs maîtres; ils veulent bien être républicains, mais point de travail; ils croient au contraire que la république doit, à ce titre, leur fournir tout ce qui leur est nécessaire.

Le masque est levé: les negres disent hautement que Saint-Domingue leur appartient; qu'à cette condition ils travailleront; autrement, non, &c. &c.

Les commissaires du gouvernement ont publié au Cap une ordonnance en date du premier fructidor, par laquelle ils mettent en réquisition tous les citoyens de la colonie depuis 18 ans jusqu'à 25, & non mariés. Il résulte de cette piece que la partie du Nord est en danger; que la révolte des negres prend un caractère alarmant; que la mauvaise volonté se manifeste quand il s'agit d'exécuter les ordres de la commission; que par conséquent elle manque de force morale, & qu'elle n'a qu'une autorité précaire; que Cambefort est descendu avec une troupe armée; & l'on sait quelle influence cet homme a sur les negres & les maîtres: on sait qu'il n'a jamais cessé de les travailler; on sait encore que ce n'est que depuis son arrivée au môle que le désordre a marché avec un certain ordre: aussi les commissaires avouent-ils qu'un grand

nombre de cultivateurs sont soulevés, & que les ennemis de la France donant les plus grands sujets de crainte.

(Nous avons à opposer à ces tristes récits, des détails rassurans, tirés d'une lettre authentique. Le défaut d'espace nous force à les renvoyer à demain.)

ESPAGNE.

De Carthagene, le 1^{er} novembre.

La frégate espagnole *la Mahonaise*, une des plus belles qui soient en mer, a rencontré le 13 octobre une frégate anglaise, qui, après un combat de deux heures & demie, l'a prise & conduite à Gibraltar. Ce qui est étonnant, c'est que la canonnade s'étant fait entendre pendant long-tems, tandis que six frégates & un vaisseau de ligne étoient en rade, aucun n'a eu la curiosité d'aller voir ce qui se passoit.

ITALIE.

De Rome, le 20 novembre.

Avant-hier la milice civile a commencé son service. Quelques personnes demandent: *qui nous gardera de vos gardes?* Quoiqu'elle ne soit composée que d'honnêtes citoyens, on craint qu'ils ne troublent bientôt l'ordre public qu'ils sont chargés de maintenir.

On continue les enrôlemens pour la troupe de ligne. L'armée papale se rassemblera dans la Romagne, afin d'être à portée d'envahir le Bolois & le Ferrarois; dès que les Français seront obligés de se retirer de la Lombardie. On ignore quel est le Sacrogeron qui doit commander cette armée.

On continue avec la plus grande activité les préparatifs militaires; & pour les premiers jours du mois prochain il y aura sur pied & prêts à marcher 6,000 hommes d'infanterie, 400 d'artillerie & 1000 de cavalerie. La jeunesse accourt de tous les côtés s'enrôler pour la défense du prince & de l'état. La place de Civita Vecchia est déjà mise en état de défense du côté de terre, & de celui de la mer elle renferme dans ses fortifications 250 canons. Près de Montalto & d'Acqua-Pendente sont deux postes avancés de 1500 hommes chacun.

On fait maintenant de grands travaux dans la place d'Ancone & dans tous les autres forts de l'état, sa sainteté voulant que l'on n'épargne ni soies, ni dépenses, pour mettre ses domaines en bon état de défense. Le corps de cavalerie des volontaires d'élite, qui est superbement monté, sera bientôt prêt à marcher à sa destination.

De Livourne, le 23 novembre.

Un vent contraire avoit empêché le commissaire Salicetti d'aborder en Corse, & l'avoit forcé à rentrer dans le port de Livourne. Il en est parti pour la seconde

fois il y a quatre jours; on attend incessamment de ses nouvelles. Les anglais débarqués dans les Maremmes de Sienne n'ont pas passé Campiglia. On n'a ici aucune inquiétude sur leur prétendu projet de surprendre Livourne. On nous annonce l'arrivée prochaine de la flotte combinée. Si elle avoit déjà paru, les anglais ne se seroient pas exposés à débarquer sur les côtes. On croit qu'il y aura sur la flotte combinée un certain nombre de troupes qu'elle débarquera à Porto-Ferraio pour l'attaquer par terre, tandis qu'elle bloquera les anglais dans le port, au cas qu'ils y restent. Une partie des troupes françaises qui étoient dans la Maremme sont arrivées à Livourne. Il ne manque que la garnison de Castiglione, qui ne tardera pas, dit-on, à arriver.

BELGIQUE.

De Bruxelles, le 21 frimaire.

Les nouvelles les plus affligeantes & les plus désastreuses à-la-fois, nous parviennent de toutes les différentes parties des neuf départemens réunis. Par-tout des troupes nombreuses de brigands bien armées & conduites par des chefs, pillent, volent, assassinent: peu de nuits se passent où elles ne fassent le siège de quelques châteaux, fermes & autres maisons opulentes. Après que ces bandits ont pénétré dans l'intérieur, ils se saisissent des personnes qu'ils y trouvent, les lient fortement ensemble avec de grosses cordes & les enferment dans les caves, afin de pouvoir ensuite piller les habitations plus à leur aise. Par-tout les habitans des campagnes sont continuellement dans des transes mortelles & réclament à grands cris la liberté de pouvoir tenir quelques armes à feu pour leur défense. Croiroit-on qu'il existe encore une loi, rendue dans les premiers momens de la conquête par les féroces proconsuls que la convention avoit vomis dans ces contrées, & qui punit de mort quiconque se trouve muni d'une arme à feu. Cet arrêté atroce, comme tant d'autres, a coûté dans le tems la vie à plusieurs individus; il subsiste dans toute sa rigueur; & l'on nous dit que nous sommes libres! C'est pousser la dérision un peu loin.

L'administration du département de la Dyle vient de prendre un arrêté, par lequel il est défendu à tous les religieux & religieuses réformés, d'emporter de leurs couvens autre chose que les meubles qui sont à leur usage, sous peine d'être punis par la dégradation civique. Cet arrêté est, comme on le voit, un commentaire despotique de la loi rendue par le corps législatif, laquelle n'ordonne aucune peine à cet égard, & ne prévoit pas même ce cas. Une administration a-t-elle donc le pouvoir de faire ce que le législateur n'a pas voulu faire?

F R A N C E.

DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN.

De Strasbourg, le 19 frimaire.

Le feu de Kehl continue. Hier il s'étoit un peu ralenti; mais aujourd'hui il a redoublé de violence & d'activité. On y a fait passer ce matin seize pièces de 16, qui ne cessent de tirer; on croit que c'est pour chasser l'ennemi de l'isle (1) dont il s'est emparé il y a quelques

(1) Le Rédacteur d'aujourd'hui fait une remarque critique sur l'article de cette feuille où nous avons annoncé la prise de cette petite île. La critique est permise à tout le monde.

Il semble croire que nous ayons tiré quelques détails du *Courier de*

jours. Il paroît qu'il a l'intention de s'emparer de quelques autres isles, & le Rhin étant très bas, cela lui donne plus de facilité pour l'attaque; mais on est bien préparé à le recevoir.

Nous avons failli à perdre le général Desaix il y a deux jours. Il causoit avec son aide-de-camp & le commandant de la place, sous le feu d'une batterie. Au moment où ils ont fait quelques pas en se séparant, un boulet a traversé le lieu où ils étoient; il auroit pu les tuer tous les trois.

De Paris, le 23 frimaire.

La deuxième réunion des députés du commerce a eu lieu avant-hier, à l'ancien hôtel de la mairie, rue des Capucines, en présence des ministres des finances & de l'intérieur.

Le ministre des finances, en rappelant les divers motifs de la convocation, a fait considérer, comme l'objet le plus instant, l'examen des moyens de faire baisser le taux de l'argent, & de différens plans de banque que les ministres ont remis.

Il a demandé d'examiner s'il ne pourroit pas y avoir une association qui se chargeroit du recouvrement des 80 millions ou environ qui restent dus, à des époques déterminées, pour complément du paiement des domaines nationaux vendus.

Il a invité les députés réunis à examiner les réclamations qui ont été faites pour le rapport de la loi qui a suspendu la contrainte par corps pour lettre de change.

Il a été convenu que les députés s'assembleroient provisoirement tous les jours le matin, depuis midi jusqu'à quatre heures.

On souffre, on se tait; ce n'est plus la crainte qui empêche de parler, c'est l'ennui de répéter des plaintes constamment inutiles. Au sentiment de la misère on ajoute des inquiétudes pour sa sûreté. Mais le caractère actuel c'est l'indifférence. Tous les suicides qu'on apprend, sont accompagnés de circonstances qui annoncent combien peu il en a coûté pour se détacher de la vie. Le coup a été médité d'avance, porté avec réflexion; ce calme fait fremir. Il semble que toutes les forces de notre ame soient épuisées. Nos passions révolutionnaires se sont amorties, nos passions douces & bienveillantes se sont flétries dans nos ames avec la dure expérience des hommes. On se repent d'avoir trop espéré, & l'espérance ne s'offre plus à nous que comme un piège dont il faut nous défendre. Pourquoi les productions de l'imagination deviennent-elles chaque jour plus ternes, plus languissantes? c'est que rien ne peut ramener pour nous le cortège des douceurs

Strasbourg; il se trompe. Nous n'avons publié que ce que nous a mandé un correspondant très-instruit & très-bon patriote.

Le Rédacteur relève dans le même numéro un autre de nos articles sur l'armée d'Italie. Il oppose des phrases de malveillance à des assertions aussi certaines que mesurées. Nous ne répondrons pas à ces provocations gratuites; mais nous pourrions prouver au Rédacteur que nous serions en état de l'embarasser quelquefois si nous voulions nous livrer à ces petites guerres polémiques; si peu décentes dans un moment où la destinée de la patrie est chaque jour compromise.

Nous méprisons les grossières & stupides injures que nous adressent presque tous les jours le plat barbouilleur de la *Sentinelle* & le pauvre diable de l'*Ami des Loix*. Mais il pourroit y avoir plus d'intérêt à relever les écarts où se livre un journal protégé & soudoyé par le gouvernement.

Un des Rédacteurs des Nouvelles Politiques.

illusion. Nous jugeons, nous apprécions tout, & les hommes & la vie.

Les malheureux, malgré leur nombre immense, ne forment point une foule. Ils vivent seuls. L'étranger ne les rencontre pas inondant les places publiques; ils se cachent; ils tremblent d'être reconnus; & tentés à chaque instant d'implorer la pitié, ils frémissent de rencontrer la pitié dédaigneuse.

Deux ou trois fois par semaine une centaine de personnes, qui jouissent avec scandale d'une fortune éphémère, se réunissent dans des lieux publics. Voilà tout ce qui rappelle parmi nous notre ancienne folie, sans rappeler notre ancienne gaieté. Oh! qu'aujourd'hui les réunions pourroient avoir un caractère plus doux & plus intime! Je me souviendrai toujours du cruel hyver de 1788 à 1789; nous préluions alors à nos fatales divisions: elles furent oubliées, suspendues pendant quelque tems, pour ne songer qu'au soulagement des malheureux. Il se forma de tous côtés des associations libres qui avoient pour unique vue la bienfaisance; la charité chrétienne & la bienveillance philosophique se confondirent dans une même intention. On tira même parti de la vanité fastidieuse à force de la solliciter. C'est à cette époque que l'on conçut mille-secourables inventions, pour nourrir, pour chauffer en même-tems le plus grand nombre des pauvres. Qui ne se souvient de ce que fit à cette époque le curé de Sainte-Marguerite, qui, quatre ans après, fut assassiné au 2 septembre? Parmi les bourreaux qui s'abreuvèrent de son sang, se sera-t-il trouvé, grand Dieu! quelques-uns de ceux qu'il put alors nourrir du pain de la bienfaisance! Les femmes, ces anges de pitié, montrèrent la plus touchante activité; elles prirent soin des meres-pauvres, & ce doux titre de mere ne fut point maudit par les femmes indigentes.

Hélas! nous espérions alors que de tels sentimens ne se ralentiroient jamais. Nos cœurs s'ouvrirent à ces délicieuses émotions & croyoient les conserver éternellement. Ah! sachons y revenir du sein du malheur commun. Qui pourra mieux calmer l'aigreur & ces ressouvenirs d'anciennes divisions qui travaillent encore ceux mêmes que tant d'intérêts avertissent de se réunir; qui pourra mieux tout concilier que cette nouvelle habitude de s'entravertir, de malheureux à soulager & du genre de secours qu'on peut leur porter. La pitié est noble, sans doute, lorsqu'elle marche seule & dans le secret; mais la pitié qui se communique, qui se confie à quelques amis, est encore plus active, plus pressante. En entrant aujourd'hui dans la demeure du pauvre, qu'y trouverons-nous? un grand nombre de ceux qui nourrissoient autrefois le pauvre & qui partagent aujourd'hui sa misère.

J'ai souvent éprouvé que de publier un bienfait étoit un moyen d'en faire naître mille autres. Il suffit souvent d'oser nommer un malheureux pour fixer sur lui le plus touchant intérêt. Lorsque la plupart de nos écrivains s'honorèrent en plaidant la cause de Mlle. Despaigne, dépouillée par l'avidité Abolin, combien de personnes ambitionnoient dans leur cœur & ont brigué le bonheur de lui offrir un refuge? Ce bonheur, il devoit appartenir à M. d'Omesson, homme que toutes les diverses époques, tous les plus grands changemens ont constamment trouvé avec les mêmes vertes. Puissent de telles adoptions se multiplier parmi nous, & puisse le nombre des hommes bienfaisans se trouver égal à celui

des intéressantes victimes qui vont mourir sans leur secours.

LACRETELLE, le jeune.

Plusieurs écrivains ont déjà cherché à ranimer la bienfaisance. Dupont, Rœderer, Fiévée, Isidore Langlois, ont proposé à cet égard différentes idées. Je les invite tous à ne point abandonner ce sujet. Malheur à qui nous accusera de monotonie, quand nous ferons entendre les plaintes de l'infortune!

Aux Rédacteurs des Nouvelles Politiques.

Il faut parfaitement connoître la situation politique des isles de France & de la Réunion, & avoir pénétré le système colonial, pour en parler avec certitude.

J'ai été surpris de voir le citoyen Baco, qui n'a resté que deux jours à l'isle de France, prononcer affirmativement sur plusieurs faits insérés dans votre numéro 77.

Il avance que ces colonies sont un repaire de fripons, de dilapidateurs & de robespierristes.

L'inculpation de robespierrisme disparaîtra quand on saura qu'à l'arrivée de la corvette qui annonça la chute de ce tyran, tout ce qui pouvoit servir à retracer son regne établi sur les exécutions sanglantes, les échafauds & les bourreaux, fut détruit; guillotiné permanente, sociétés populaires, &c. tout fut anéanti. Plusieurs suppôts de l'ancienne anarchie, déportés de cette isle pour cause d'un patriotisme plus qu'énergique, & maintenant à Paris, offrent la preuve tacite de cette vérité.

Car ce n'est pas au port nord-ouest où il n'est resté que deux jours, ni au champ de Mars qu'il n'a vu que pendant une heure au plus, qu'on est à même de juger la colonie, ou le caractère de ses habitans; c'est dans l'intérieur des habitations, qu'il n'a pu connoître.

J'ose assurer qu'il n'existe dans ces isles aucune des factions qui agissent & réagissent sans cesse sur notre gouvernement. Robespierristes, royalistes, jacobins, anarchistes (ce qui revient à peu-près au même), se taisent devant l'intérêt général; & comme cet intérêt est le même chez tous les individus, le reste leur devient absolument étranger.

Il s'est encore trompé sur les lettres-de-change, qu'il élève à 5 ou 600 millions. Celles qui sont arrivées dernièrement ne montent qu'à 15 millions environ.

Il est tombé dans une autre erreur à ce sujet de ce que la métropole y faisoit passer annuellement pour les dépenses qu'il porte à 400 millions de numéraire: le fait est que jamais les secours envoyés n'ont excédé 3 à 4 millions par année.

Il n'est pas plus instruit à l'égard des comptes à rendre. Il prétend qu'ils montent à 600 millions: mais je puis assurer que ces comptes que j'ai apportés & remis, en germinai déraier, ne présentoient que 59 à 60 millions... encore n'étoient-ils portés à un taux si extraordinaire, qu'attendu le manque de secours & les travaux nécessités par la circonstance de la révolution.

Enfin depuis vingt ans que j'habite ce pays fortuné, (c'est ainsi qu'il l'appelle) je n'ai jamais entendu parler qu'on y vendit les marins & les soldats.

Je suis fâché de voir le citoyen Baco se déchaîner contre les administrateurs actuels. Je n'ai point suivi sévèrement leurs opérations, mais je dois dire qu'ils se sont toujours montrés observateurs zélés des loix de la métropole & stricts économistes des deniers de la république.

D'ERVILLY, chef de bataillon des colonies des isles de France & de la Réunion.

CORPS LÉGISLATIF.
CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Séance du 23 frimaire.

Chaque jour on se plaint, avec raison, de la lenteur avec laquelle on statue sur les demandes formées par des milliers de citoyens pour être rayés des listes d'émigrés où on les a mal-à-propos inscrits. Le conseil ayant arrêté qu'il seroit formé une commission chargée de présenter les mesures à prendre pour accélérer les décisions sur ces demandes, le bureau propose, pour composer cette commission, les citoyens Treilhard, Bezaud, Berlier, Mathieu & Chassey.

Hardy, secrétaire, soumet la liste de ces cinq membres à l'approbation du conseil.

Plusieurs membres demandent aussi tôt que cette commission soit nommée au scrutin.

Hardy appuie la proposition & elle est adoptée.

Deville obtient la parole. Dans le dernier comité général, dit-il, on s'est plaint des nombreuses suspensions accordées par le ministre des finances pour la vente de domaines nationaux soumissionnés. Ce n'est pas seulement pour quelques-uns de ces biens en particulier qu'il a ordonné ces suspensions, mais pour des biens en masse; pour tous les biens, par exemple, appartenant aux chevaliers de Malthe, malgré l'émigration bien constatée des propriétaires.

Le conseil a arrêté qu'il seroit formé une commission pour prendre cet objet en considération. Je demande qu'on procède à sa nomination.

Hardy rappelle le dernier état envoyé par le directoire, & en conclut qu'il y a plus de 155 mille soumissionnaires non déchués, qui n'ont pas encore pu obtenir leur acte de vente.

Après quelques débats, le conseil arrête que la commission sera nommée, & qu'il sera fait un message au directoire, pour savoir de lui quels motifs ont fait ordonner ces suspensions.

Royer à la parole: Le conseil, dit-il, a chargé une commission de lui faire un rapport sur la pétition des hommes de couleur déportés d'Amérique, détenus à Rochefort, & près d'être jugés militairement, quoiqu'ils ne soient pas militaires. La commission n'a pas les pièces nécessaires. Je propose en son nom qu'il soit fait un message au directoire exécutif pour qu'il lui fasse parvenir.

Dumolard. — Je ne m'oppose pas à la proposition du préopinant; mais des lettres particulières nous annoncent que les colonies occidentales sont en proie à de nouveaux désastres. Je crois donc que par le même message le conseil doit demander au directoire des renseignements sur la situation actuelle des colonies.

Les propositions de Rouyer & de Dumolard sont adoptées.

Vaublanc. — Les mesures que vous venez de prendre ne suffisent pas; je viens demander que la commission chargée d'un rapport sur les colonies d'Occident le présente dans le plus court délai. Il est tems de savoir si le brillant tableau que le directoire exécutif vous a tracé dans son message, de la situation de ces colonies, est vrai, ou si on l'a abusé, & si on a fait de ce suprême

pouvoir un instrument de tromperie envers le corps législatif. Vous avez manifesté la ferme résolution de rendre leur ancien lustre à ces précieuses colonies, qui vous procuroient par an 60 millions de bénéfice. Huit cents vaisseaux partoient chaque année de nos ports pour aller charger des marchandises coloniales, & ce commerce nous formoit une pépinière de matelots: sans marine marchande, point de marine militaire; & sans marine militaire, il faut nous résoudre à laisser l'Angleterre dominer seul sur les mers.

Je suis propriétaire dans une des plus riches de ces isles, quoiqu'on calomnieur & vil romancier, dont la folie égale la méchanceté, ait osé imprimer dans une feuille de la *Sentinelle* que je n'y avois que 600 mille livres de dettes. Misérable! dont je me tonne de connaître l'existence par cette feuille impure qu'il salit chaque jour de son venin.

Représentans, descendez dans vos consciences; je suis propriétaire dans ces isles: ne dois-je pas réclamer pour elles, comme vous réclameriez pour vos départemens, s'ils étoient en proie aux mêmes maux!

Les maux s'aggravent chaque jour: on extermine ce qu'on appelle la *beau blanche*; les propriétaires sont tous détruits. A l'instant du message du directoire, une nouvelle insurrection venoit d'éclater; on avoit armé la vengeance des noirs; on leur avoit donné la cocarde nationale, & leur première démarche fut d'aller joindre les Anglais & les émigrés au fort Dauphin.

Tous les officiers, comme Rochambeau, ont été obligés d'abandonner ces isles; les officiers d'artillerie sont à la nouvelle Angleterre, entr'autres le directeur des fortifications.

Mais j'anticipe sur les tems: le moment viendra où je dévoilerai la cause de tant de désastres. Je me borne à demander que la commission fasse son rapport.

Lecomte annonce que ce rapport sera prêt sous peu de jours.

Le conseil s'est formé de nouveau en comité général.

Bourse du 23 frimaire.

| | |
|---|--------------------------------------|
| Amsterdam 60 3/4 | Bordeaux 1 1/2 perte. à 10 |
| Hambourg 191 1/2, 191, 194 1/2 | Or fin 101 l. 10 s. |
| Madrid 11 l. à 2 mois | Ling. d'arg. 50 l. 6 s. |
| Cadix 10 l. 17 s. 6 d. <i>idem.</i> | Piastre 5 l. 6 s. 3 d. |
| Gènes 91 1/2, 93 | Quadruple 79 l. 2 s. 6 d. |
| Livourne 103 | Duc. d'Hol. 11 l. 8 s. |
| Bâle au pair à 10 jours | Souverain 33 l. 15 s. |
| Lausanne 1 1/2 perte. à 2 m. | Guinée 25 l. |
| Londres 24 l. 7 s. 6 d. | Mandat, 2 l. 10 s., 9 1/2, 10 |
| Lyon pair | 11, 12, 11 s. 3 d. |
| Marseille 2 1/2 | |

Esprit 3/4, 500 liv. — Eau-de-vie 22 deg., 370 liv. — Huile d'olive, 1 liv. 5 s. — Café, 1 liv. 15 s. — Sucre d'Hambourg, 2 l. 1 s. — Sucre d'Orléans, 1 l. 17 s., 13. — Savon de Marseille, 17 s. 6 d. — Chandelle, 13 s.

Les diners du Vaudeville, numéros 1 & 2, (vendémiaire & brumaire, an 5^e). A Paris, chez Cordier, rue Favart, n^o 422; & chez tous les marchands de nouveautés.
Six Sonates d'une force graduée pour le forte-piano, avec accompagnement de violon, par Boyer; œuvre sixième. Prix, 9 liv.